

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 47

**Artikel:** Les scies  
**Autor:** S.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196559>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Fiacres électriques.

Nous lisons dans la chronique anglaise de la *Bibliothèque universelle* d'intéressants détails sur ces nouveaux véhicules, qui circulent légèrement en tous sens dans les rues de Londres sans avoir occasionné d'accidents jusqu'ici.

Le moteur, de la force de trois chevaux, se trouve dans l'arrière-train, en communication avec un engrenage, avec l'avant, et par un autre engrenage avec les roues de derrière. Il n'est pas nécessaire d'une grande expérience pour le conduire. Le cocher a à sa gauche un levier qu'il pousse dans un sens indiqué pour mettre le fiacre en mouvement, et qui lui permet de régler la marche de un à dix mille à l'heure. S'il veut diminuer l'allure, il n'a qu'à pousser le levier, et, s'il dépasse le point d'arrêt, la voiture commence à marcher en arrière. La direction se donne au moyen d'une roue à main droite; le frein est mis en jeu par le pied; dès qu'il fonctionne, le courant est coupé, de sorte qu'on s'arrête à l'instant.

Jusqu'ici le transport de poids lourds par cette méthode semble présenter d'insurmontables difficultés, mais il n'y a pas de doute qu'on arrivera avant peu à réaliser ce progrès, et que les générations futures n'assisteront plus aux souffrances des pauvres chevaux dans les rues de Londres. Étant données ces trois conditions : une rue bondée de monde, une chaussée asphaltée et une matinée de verglas, les Londoniens les plus endurcis frémissent en pensant à l'inévitable cruauté qu'il faut déployer pour faire tenir les infortunés quadrupèdes sur leurs jambes, sans parler des dommages irréparables que subissent des animaux de prix.

Les souffrances des chevaux ne sont pas moindres lorsqu'ils luttent contre un fardeau accablant dans la boue et sous la pluie. Nous saluerons tous avec joie l'avènement du camion automobile; tous, — c'est-à-dire à l'exception des palefreniers, des maréchaux, des marchands d'avoine et des fermiers qui ont besoin de débouchés pour leurs foins. Il faudra qu'ils trouvent une autre occupation.

En attendant, le fiacre électrique, tel qu'il existe maintenant, laisse encore à désirer. Il fait un bruit, — une sorte de bourdonnement plus ou moins intense, — tout à fait énervant, et le passage du pavé de bois sur le pavé de pierre, qui se présente très souvent à Londres, est très désagréable aussi. On pourra sans doute porter remède à ce dernier inconvénient en améliorant les ressorts.

## La greffe épidermique.

Les journaux scientifiques parlent tous d'une opération importante et fort bien réussie, effectuée par la greffe épidermique, sur une jeune fille qui avait eu la poitrine brûlée dans l'incendie du Bazar de Charité, à Paris.

On sait que la greffe épidermique, introduite en chirurgie il y a une trentaine d'années, consiste à transporter un mince lambeau d'épiderme sur une surface bourgeonnante qui

tarde trop à se cicatrizer. Elle se pratique avec succès sur les parties du corps mises à nu, par exemple, par une brûlure.

A l'aide d'une lancette, on excise sur un sujet sain de petits lambeaux d'épiderme de quatre à cinq millimètres d'épaisseur et on les dispose sur la surface bourgeonnante, où on les maintient en place à l'aide d'un pansement soigneux; dès le lendemain, la greffe est adhérente, et on obtient assez rapidement une cicatrice plus souple, moins rétractile, et par suite moins gênante.

Le *Petit Parisien*, à qui nous empruntons ces détails, ajoute :

On s'amusait jadis de ces opérations aujourd'hui souvent pratiquées dans les meilleures conditions. Qui ne se souvient de ce joyeux roman publié par Edmond About sous le titre de : « *Le nez d'un notaire* » ? Ce notaire, dans un duel, a eu le nez coupé. Apparaît alors un médecin qui se charge, si cet appendice est retrouvé, de le raccommoder par juxtaposition. Hélas ! le nez a disparu. La science ne se laisse pas désarçonner : la rhinoplastie est l'art de refaire un nez aux imprudents qui l'ont perdu. Le médecin prélève sur le bras d'un brave ouvrier, nommé Romagné, porteur d'eau, quelques centimètres carrés de peau. Et, grâce à cela, le nez du notaire est reconstitué.

Mais, ici, l'imagination du romancier se donne un libre essor. D'après lui, ce nez facile subira toutes les vicissitudes de celui à qui on l'a emprunté et vivra de la vie de son ancien propriétaire. Un beau jour, le voilà qui tourne au rose, puis au rouge, puis enfin au plus bel écarlate. Ce n'est plus un nez, c'est une engelure en plein visage. Compresses, émollients, pommades, rien n'y fait. Enfin, on songe que Romagné pourrait bien être pour quelque chose dans l'épanouissement de cette pivoine au milieu de la figure du notaire. On le cherche, on le trouve, et on s'aperçoit qu'il se grise effroyablement.

Naturellement, on tente tout pour l'arracher à son vice. On le soigne, on lui fait de la morale, et sa guérison amène celle du notaire. Mais, bientôt après, le nez perd toute couleur. C'est que Romagné, depuis qu'il ne se livre plus à la boisson, s'étiole, pâlit, devient anémique. Finalement, un beau matin, le notaire, en se réveillant — horreur ! — s'aperçoit qu'il n'a plus de nez ! Celui-ci s'est peu à peu desséché, et il s'est effacé complètement. Qu'est-il donc arrivé ? On fait une enquête, et on apprend que Romagné est mort.

Tout cela est très amusant, et il fallait s'attendre à voir un conteur tirer de cette curieuse opération de la rhinoplastie toutes sortes de situations plus ou moins comiques. Mais, à la vérité, la rhinoplastie est loin d'être une méthode nouvelle. Elle remonte à la plus haute antiquité, et l'on suppose qu'elle a pris naissance dans l'Inde, où la loi condamnait certains criminels à perdre le nez.

La méthode indienne la plus répandue est

celle qu'adoptèrent les médecins européens, avec de très légères modifications. Elle consistait à prendre sur le front les tissus nécessaires pour refaire le nez. C'est celle que suivit Lisfranc, en y apportant quelques changements. Il présenta à l'Académie de médecine un malade opéré par lui. C'était un nommé Eval, qui avait perdu les cartilages et les os du nez. « J'ai attendu neuf mois, dit le savant opérateur, avant de présenter mon sujet à l'Académie; ainsi sont détruites entièrement les allégations des personnes qui prétendaient que le nez artificiel d'Eval se déformerait plus tard et que les moindres mouvements du front suffiraient pour l'arracher. »

## Les scies.

Il n'est point ici question de ces instruments qui servent à préparer le bois de tant de manières diverses, mais bien de ces personnages dont les discours monotones sont, dans leur genre, aussi agaçants que le bruit produit par une scie en activité. C'est peu poli, il faut en convenir, de baptiser de ce nom ceux qui vous ennuiant, mais où trouver une expression qualifiant mieux ces gens dont on ne peut se débarrasser ? Ces gens à marotte fixe ne sortant point de leur sujet favori, qui vous assassinent sans pitié et sans s'apercevoir que vous êtes excédé de les entendre. Qui ne connaît, par exemple, ces agriculteurs ou ces horticulteurs enragés, qu'on ne saurait aborder pour le temps le plus court sans qu'aussitôt la betterave, la luzerne, les tomates ou tout autre produit végétal ne devienne l'objet de la conversation. En vain cherchez-vous à insinuer que ce n'est point votre partie et que vous n'êtes nullement connaisseur dans ces matières-là ; tout est inutile ; vous devez subir l'histoire des succès et des revers de l'honnête ennuyeux qui veut que, bon gré mal gré, vous soyez au fait de la meilleure manière d'engraisser rapidement la race porcine ou de faire fleurir des dahlias avant le temps prescrit par la nature. Faites-vous visite à l'un de ces amateurs forcenés, il est trop égoïste pour se prêter à traiter tout autre sujet qui pourrait vous intéresser ; il faut que ce soit vous qui cédiez à ses goûts ; vous devez visiter minutieusement son parterre, son potager, dont il ne vous fait grâce d'aucune plante, et vous terminez par la revue de ses espaliers, desquels vous apprenez l'origine, l'âge et le rendement ; mais gardez-vous de croire que si l'un d'eux porte des fruits parvenus à leur maturité vous serez invité à les goûter ; on vous vantera leur excellence et... c'est tout ce que vous en aurez.

Laissons là la scie de campagne, si l'on peut l'appeler ainsi, pour nous occuper de celle que font certains individus passionnés de l'art militaire. Elle est encore plus monotone et insipide que la précédente, qui, du moins, a pour base la belle nature, sa verdure et ses fleurs, tandis qu'il est fort aride d'entendre le récit infiniment prolongé des jours passés à l'école militaire, des farces qu'on y faisait, des *fédérales*, *tamponnes* ou *malles* formidables, suivies

d'arrêts qu'on prenait et dont on se glorifie comme d'actions éclatantes. Si l'amateur en question a fait récemment un camp ou une campagne quelconque : oh ! alors réjouissez-vous ! Vous entendrez des histoires fabuleuses qui n'arrivent qu'à lui seul, des prouesses héroïques dont le récit sera répété dix fois dans la même heure ; vous serez promené avec le narrateur dans tous les endroits où il lui a plu de boire des chopes ou des chopines ; vous en saurez le détail innombrable, car, pour beaucoup de ces héros, cela fait partie essentielle des devoirs d'un vrai soldat ; enfin, vous, qui êtes un homme pacifique, vous ne pourrez jamais avoir une conversation selon vos goûts, lorsque vous deviendrez momentanément la proie d'un de ces belliqueux personnages.

Passons maintenant à la scie en matière politique, qui se pratique surtout dans les établissements publics et, nuitamment, dans les caves, lors d'élections prochaines. Il est certain que, dans ces occasions-là, tout citoyen qui ne vit pas dans l'indifférence sur les affaires de son pays s'en préoccupera plus ou moins, aussi ne met-on point en cause les sages et modérés, mais ceux qui vont de lieu en lieu prenant les gens à part pour leur scier principes et opinions, au moyen de discours interminables. Ces beaux diseurs ont la rage, en tout temps, de parler politique, et il est à remarquer qu'en général ils sont opposés à l'ordre de choses existant, car, s'ils étaient satisfaits, la matière à discuter leur manquerait. Dans les moments de crise, leur goût dominant se donne largement carrière ; on a peur de les rencontrer, tant ils sont habiles à vous accaparer, à vous retenir par un bouton de votre habit pour vous obliger à les écouter, en vous faisant croire qu'ils ont encore du nouveau à vous apprendre, tandis que c'est absolument les mêmes choses.

Bien d'autres marottes pourraient trouver leur place dans ce petit abrégé de la sottise humaine, mais laissons-les pour dire quelques mots d'une variété de l'espèce des scies, que l'on nomme tout crûment, dans le canton de Vaud, des *pedzes*, tandis qu'en France ce sont des *collants*, terme plus convenable, mais moins énergique que le premier. Les *pedzes* sont des êtres qui ne vous ne fatiguent pas de longs discours, leur spécialité consiste à s'établir d'une manière si stable dans tel ou tel local, et chez vous, par exemple, qu'on dirait qu'ils sont rivés au siège qu'ils occupent. Souvent ils sentent eux-mêmes que leur présence a assez duré et qu'ils devraient se retirer, mais un charme magique semble les clouer à leur place avec tant de force, qu'ils ne savent où en prendre suffisamment pour s'en arracher. Ils restent là, disant de temps à autre : « Il faut que je m'en aille, je devrais être parti depuis longtemps, » et cela comme une excuse à la longueur de leur visite. Ces pauvres gens ont encore un certain tact, mais craignez alors l'arrivée de ces *pedzes* qui croient vous charmer en s'établissant chez vous pour un temps indéfini, lorsque vous avez cent choses qui réclament votre présence partout ailleurs, qui s'obstinent à ne plus vous abandonner et avec lesquels vous devez vous montrer presque grossier pour vous en débarrasser enfin. Cette sorte d'importuns devrait bien se corriger pour que la sottise dénomination de *pedze* puisse disparaître du glossaire vaudois.

S.

### Lè bougnets et lè tschoux.

Cropatton et Bistoque demàoravont dein n'a maison on pou foranna et lào dou ménàdzo s'accordàvont adrà bin.

Quand Bistoque avàï fauta d'on coup dè man à la tserri, Cropatton étai quie po lo lài bailli et quand faillai cauquon à stusse po détserdzi on

tsai dè feïn àobin dè fémè, l'allàvè crià son vesin. Fasiont boutséri per einseimbllio et sè cauchenàvont dein lè banqués quand l'aviont fauta d'ardzeïn po allà pè lè fàirès, enfin quiet, viquessant coumeint dou bons frarès-compagnons.

Lào fennès fasiont assebin bon ménàdzo, et, coumeint l'hotò à Bistoque étai dràï vis-à-visse d'eïn face dè cé à Cropatton, lè duès pernettès allàvont adè cotterdzi l'ena tsi l'autra. Se per hazà, la Lizette à Cropatton manquàvè dè buro, le tracivè ein eimprontà tsi sa vesena et se la Caton à Bistoque avàï fauta dè sau àobin dè venègro, le savàï pràio io alla ein queri. Fasiont la bua per indèvi po espargni lè dzornà dàï fennès et po ne pas eimpliïyati tant dè bou, dè savon et dè chindrès.

Mà la Caton Bistoque étai on bocon pegnette et quand le poivè s'esquivà de reindrè, lo fasàï.

Onna demeindze, la Lisette avàï eimpattà po fèrè cauquès bougnets à l'ouhlio et la Caton devessàï ein fèrè assebin, mà, quand stasse eut vouàiti sa burette, motta ! n'yèïn avàï pereïn qu'on demi-quart dè verro dedein, assebin le tracè tsi sa vesena que tegnàï dza la pèla et que coumeincivè à fèrè lè sins :

— Te ne sà pas, ma pourra Lizette, ceïn que m'arrevè ? n'è pas pràio d'ouhlio po fèrè mè bougnets, et ceïn m'eimbètè on bocon de fèrè lo fu, vao-tou mè fèrè on servico ?

— Porquêt pas !

— Et bin, laissè mè couàirè mè bougnets dein te n'ouhlio ?

— Bin se te vao ! fà l'autra.

Et dinse de, dinse fé.

Lo leindèman, la Lizette devessàï couàirè on jambon et la Caton, qu'avàï dàï z'ovràï cé dzo que, fasàï n'a pecheinta marmità dè soupa ài tschoux.

Adon clia sorcière dè Caton, ne va-te pas vail la Lizette et l'ài fà :

— Te sà, Lizette, lè duès, on sè fà adè servico et dū que te m'as laissi couàirè hiai mè bougnets dein te n'ouhlio, et bin, hoai, te pào veni couàirè ton jambon dein mè tschoux.

C. T.

**Cheveux gris.** — Le grisonnement des cheveux vient généralement avec l'âge. On blanchit d'abord aux tempes, les fils d'argent se mêlent aux cheveux, puis la tête grisonne, et, finalement, tourne au blanc. Cependant le blanchissement d'un cheveu isolé peut se faire en une nuit. Les médecins en ont cité plusieurs exemples.

Le vendredi 19 février 1859, selon M. le docteur Parry, la colonne du général Franks, qui opérait dans le sud du royaume d'Oude, eut un engagement près du village de Chamba, avec un corps de rebelles. On fit des prisonniers. L'un d'eux, cipaye de l'armée du Bengale, âgé de 54 ans, fut conduit devant le général pour être interrogé.

« J'eus la possibilité, raconte M. Parry, d'observer ainsi le fait suivant : Le prisonnier désarmé et déshabillé, entouré de soldats, l'armée prête à faire feu, se mit à trembler violemment et apparut comme stupéfié par la peur. Or, sous nos yeux, et dans l'espace d'une demi-heure à peine, ses cheveux, qui étaient d'un noir brillant, grisonnèrent sur toutes les parties de la tête. Un sergent ne put s'empêcher de s'écrier : « Il tourne au gris ». La décoloration s'opéra graduellement, mais elle était complète au bout d'une heure. »

Bichat a affirmé avoir vu un de ses amis devenir tout blanc dans l'espace d'une nuit. On sait d'ailleurs que Marie-Antoinette blanchit presque totalement dans la nuit qui précéda son supplice. Thomson cite le cas d'un ouvrier qui, étant tombé du haut d'un bâtiment qu'il

réparait, réussit à se retenir d'une main à la gouttière. On arriva à son secours, mais ses cheveux étaient déjà passés du noir au gris.

(Annales politiques et littéraires.)

### Le médecin de théâtre.

On sait que le seul bénéfice du médecin de théâtre consiste dans le fauteuil qu'on lui réserve gratuitement, et qu'il doit occuper toute la soirée, pour être tout de suite à la disposition des blessés ou des malades. Mais il arrive souvent que le praticien, qui a vu jouer la pièce en cours de représentation une vingtaine de fois, va se promener ou faire des politesses en cédant de temps en temps son fauteuil à un ami ou à un confrère.

M. Ernest Blum raconte à ce sujet, dans les *Annales politiques et littéraires*, cette amusante et spirituelle anecdote dont il fut le héros :

« Au temps où j'étais jeune et fluet, dit-il, je fis un jour la connaissance d'un tout jeune docteur qui faisait le service du théâtre de la Porte-Saint-Martin. En ce temps-là, je cherchais tous les moyens d'aller pour rien au théâtre. Sur ma prière, le docteur, qui ne demandait pas mieux et qui avait envie d'aller ailleurs, me céda un soir son fauteuil.

Je n'avais pas vu le premier acte que le régisseur vint me chercher à ma place, pour aller immédiatement donner des soins à la jeune première, qui était en train d'avoir une forte crise de nerfs.

Je devins perplexe. Que faire ?...

Sans avoir rien décidé, j'arrivai à la loge de l'artiste qui, en effet, se tordait les bras en poussant des cris aigus. Le directeur était là, anxieux. Allait-elle pouvoir continuer la représentation ?

— Venez, dit-il, sitôt qu'il m'aperçut, venez vite et dites-nous ce qu'il faut faire.

— Hum ! répondis-je, rouge comme plusieurs coquelicots et une sueur glacée au front, je ne sais encore, je vais voir.

Je pris, par contenance, la main de la malade, comme pour lui tâter le pouls ; la malade continuait à se tortiller follement. Je ne savais que devenir ?

— Lui avez-vous jeté de l'eau à la figure ? demandai-je.

— Oui.

— Et ça n'a rien fait ?

— Non.

— Eh bien ! alors ne lui en jetez plus.

C'était toujours ça que j'avais trouvé pour montrer ma science ; au fond, c'était assez médical.

— Faites-lui respirer de l'eau de Cologne.

— Elle n'en a pas.

— Allez en chercher !

Le directeur et le régisseur se précipitèrent dehors tous les deux.

Je demeurai seul avec l'artiste, à qui je tapotais dans les mains pour avoir l'air de faire quelque chose. Soudain, l'artiste se calma subitement, ouvrit les yeux et me regarda en riant. Je restai ébaubi !

— Docteur, me dit-elle, êtes-vous un bon garçon ?

— Moi, madame, mais...

— Vous êtes jeune, vous devez l'être ; eh bien ! je ne suis pas malade du tout, vous allez probablement finir par vous en apercevoir, mais je voudrais l'être pour avoir un congé de deux ou trois jours dont j'ai besoin ! Aidez-moi !

— Très volontiers, répondis-je, enchanté, d'autant plus que je ne suis pas docteur.

— Bah !

— Non, je remplace un ami ; seulement, ne le dites pas, ça lui ferait perdre sa place.

L'artiste partit d'un éclat de rire formidable. Au même instant, rentrèrent le directeur et le